Jean Pic de la Mirandole et Pierre Garcia. *Une controverse sur Origène à la Renaissance*, textes présentés, traduits et annotés par Henri CROUZEL, s.j. De Pétrarque à Descartes, t.XXXVI Paris: Librairie philosophique J. Vrin, 1977. Pp. 292. 48F.

“Critique patristique et théologique qui n’est pas sans valeur” disait déjà en 1971 le P. Crouzel dans sa monumentale Bibliographie critique d’Origène (p. 80) au sujet des Opera omnia de Jean Pic de la Mirandole. Et même six ans plus tôt, le jésuite toulousain qui paraît s’être voué à la réhabilitation totale et définitive du théologien d’Alexandrie, au destin surtout posthume si agité, avait publié dans le Bulletin de son Institut catholique une traduction commentée de l’Apologie du Comte de Concorde en faveur de sa proposition attaquée: “Il est plus raisonnable de croire Origène sauvé que de le croire damné.” (Cf. B.L.E. 1965, p. 81-106; 174-194 et 272-288). Maintenant le P. Crouzel veut qu’on puisse encore mieux juger sur pièces. Il publie donc outre cette traduction le texte latin de la dissertation de Pic, muni d’un appareil critique, constitué à partir de trois éditions, plus ce qu’il appelle un second appareil critique et qui est en fait une liste courante de références aux sources citées dans ce même texte et fait suivre l’ouvrage pro-origéniste par la détermination magistrale de Pedro Garcia évêque d’Ales en Sardaigne, puis de Barcelone qui attaquait la conclusion de Pic. Ce factum argumente de façon tellement massive, tellement insensible à toute notion de développement des idées dogmatiques qu’il forme un merveilleux repoussoir à l’oeuvre de l’humaniste chrétien qu’il dénonce. Pourtant si celle-ci est infiniment supérieure au plan des intuitions, elle a aussi ses limites assez étroites en matière de documentation, puisque Pic n’use guère en fait de sources directement origénienne, que du Commentaire sur l’Epître aux Romains remanié par son traducteur Rufin de l’aveu même de ce dernier (quoiqu’on y puisse sans doute découvrir plus de traces de théories spécifiquement origénistes que le P. Crouzel n’en convient). Il est donc peu probable que ce soit l’amour d’Origène qui ait mû le jeune prodige à inclure cette conclusion dans la masse des 900 qu’en 1486 il jeta à la tête des théologiens et philosophes de son temps. Serait-ce à l’origine simplement le désir de montrer sa capacité d’intervenir dans un débat encore vivant à l’époque? Malheureusement le P. de Lubac qui contribue au livre du P. Crouzel par une préface pleine de jeunesse et d’enjouement n’a point poussé jusqu’au temps de Pic de la Mirandole l’histoire de la dispute sur le salut d’Origène esquissée au ler tome de son ouvrage sur “L’Exégèse médiévale.” Ou par hasard y aurait-il quelque chance pour que le proposant des 900 thèses ait voulu procéder à une sorte de test et cherché à la faveur d’un cas-type à clarifier le problème de l’autorité de l’Eglise en matière de faits? Le P. Crouzel ne fournit apparemment pas d’indice pour le croire, bien que tout le troisième chapitre de son introduction soit consacré à faire ressortir la portée théologique du débat. Il émet d’ailleurs l’opinion que la thèse très majorante de Garcia n’a pas eu de précédent parmi les théologiens et canonistes du Moyen Age (p. 90-91). On peut se demander, en revanche si ce fanatique n’a pas eu des successeurs assez nombreux, surtout une fois que se fût développée la réaction post-tridentine: non point, il est vrai, à propos de la damnation des hérétiques anathématisés, mais dans d’autres domaines relevant bel et bien du fait et non du droit, la querelle janséniste ne va-t-elle pas amener certains théologiens à des assertions passablement exorbitantes? Et même avant le Concile de Trente, si Alexandre VI fit preuve à l’égard de Pic de la Mirandole d’une indulgence honorable, son en-

voyé au bûcher de Savonarole ne s'est-il pas mis dans le cas de se voir rappeler par le supplicé que de l'Eglise triomphante un légat pontifical n'avait pas le pouvoir de le séparer? Le P. Crouzel nous offrant sur Pamphile, Jérôme, Epiphane et consorts tous les détails désirables pour éclairer les textes qu'il édite, il nous a semblé qu'il valait la peine de suggérer que des controverses plus modernes pouvaient être mises dans le prolongement de ces mêmes textes.

GEORGES DE DURAND, *Université de Montréal*

Jehan Marot. *Le Voyage de Venise*. Edition critique et commentaires par Giovanna Trisolini. Genève: Droz, 1977. Pp. 204.

Heureuse initiative que cette édition moderne du *Voyage de Venise* de Jehan Marot, lequel après avoir reçu un accueil chaleureux et connu trois éditions critiques au XVI^e siècle (1532, 1537 et 1539), n'avait pas été édité depuis le XVIII^e siècle (1723 et 1731). *Le Voyage de Venise* aurait été écrit peu après qu'aient eu lieu les événements qui y sont rapportés, probablement donc, vers 1509. Mais ce n'est là qu'une hypothèse puisque nous ne possédons ni le manuscrit original présenté à la cour d'Anne de Bretagne et de Louis XII, ni une édition contemporaine.

G. Trisolini n'a observé aucune variation notable entre les cinq éditions (la liste cependant assez longue des variations ne tient compte que du manuscrit, dont la date de transcription peut être située entre 1509 et 1520, et de l'édition *princeps* de janvier 1532). Ce fait la justifie de travailler uniquement à partir de l'édition *princeps*, parfois corrigée sur la leçon du seul manuscrit connu contenant le *Voyage de Venise* (Paris, Bibl. Nat. n.a. fr. 11679), lequel n'a cependant pas constitué la base de l'édition *princeps*. Cela laisse supposer qu'au moins un manuscrit du texte aurait été perdu.

Le texte du *Voyage de Venise* est précédé d'une brève introduction de G. Trisolini. Elle est à lire en regard de celle, beaucoup plus étendue, qui introduisait le *Voyage de Gênes* où le texte de 1306 vers (4105 pour le *Voyage de Venise*) laissait évidemment plus de place pour des considérations historiques, stylistiques et même bibliographiques détaillées. G. Trisolini mentionne tout de même (p. 13-14 et note 27) le titre de quelques textes appartenant à la littérature consacrée à l'expédition de Louis XII à Venise. Il serait sans doute intéressant de comparer systématiquement ces narrations à celle de Marot dont G. Trisolini exagère peut-être l'"exactitude scrupuleuse du récit." Il semble en effet que certains événements rapportés par Marot aient été, au cours de leur mise en forme, légèrement amplifiés et que, par conséquent, la référentialité du texte ne doive pas être entendue au pied de la lettre.

Ayant déjà énuméré quelques traits stylistiques dans l'introduction du *Voyage de Gênes*, G. Trisolini passe rapidement et ne retient ici que quelques récurrences définissant la langue de Marot par la *via negativa*: "d'une manière générale, on peut dire que la langue de Jehan Marot ne se distingue guère de celle de ses contemporains, sinon qu'elle use assez peu des procédés recommandés par les 'rhétoriciens': peu d'artifices linguistiques, point d'inventions lexicales, peu de jongleries métriques"